



Les rives poétiques de la Méditerranée



MICHELE BORZONI/PICTURETANK

Village de Sicile (2006). La poésie semble seule être capable de répondre à l'illusion d'un lieu où se poser...

**LES POÈTES
DE LA MÉDITERRANÉE**
Édité par Eglal Errera,
préface d'Yves Bonnefoy,
Gallimard-Culturesfrance,
960 p., 12 €

« **D'**abord il y eut la mer. » Le premier vers de cette anthologie, du poète grec Titos Patrikios, nous entraîne dans une odyssée folle : vingt-quatre pays, dix-sept langues et cinq alphabets sont ici conviés pour arpenter les rives de Méditerranée, d'Athènes en Macédoine, et conter les tumultes qui agitent ses eaux. Les voix qui nous parviennent sont celles de cent un poètes qui délivrent leur chant sur près de quatre générations. Près d'un millier de pages, où se croisent les vers de Kiki Dimoula, d'Abdellatif Laabi, d'Andrée Chedid, d'Ismail Kadaré et de tant d'autres, trop peu connus, trop peu traduits. Non pas une, mais des poésies, que seule la mer d'origine peut maintenir ensemble. Car plus le voyage avance, au fil des poèmes, plus on en vient à l'évidence : rien, ici, qui désire s'unifier dans une même langue. « *J'ai eu du mal à préserver ma langue/parmi celles*

qui viennent l'engloutir », poursuit Patrikios. C'est donc une anthologie multilingue qui nous est proposée pour respecter ce choix avec, pour chaque texte, la version originale et sa traduction en face-à-face. Une initiative qui permet de percevoir la multiplicité. Une culture des différences, seule capable d'éviter à l'homme les renoncements à son identité face au poids quasi permanent d'un exil, subi ou possible.

**Il est frappant de lire,
dans ces mois où les
peuples se manifestent,
comme tous ces poèmes
portent en germe les
événements du monde.**

D'un déracinement que l'on tente de soulager par les rencontres sur le chemin. « *J'ai traversé de nombreux déserts*, raconte l'Israélien Haviva Pedaya. (...) *Maintenant, je me sens dans ma patrie! Car j'ai soudain compris combien cette terre bouge/et combien son tremblement est inconfortable* (...) ».

L'illusion d'un lieu où se poser, où trouver l'autre qui attend, tel l'Italien Milo De Angelis : « *Nous entendimes la pluie et ceux/qui revenaient : toute chose/dans le calme de parler, puis la montagne, un instant, tous les/morts que même ton exil/ne pourra distinguer.* » Échanger avec cet autre, pour convenir ensemble de l'illusion d'une place qui serait assurée.

Dans une relation électrique et passionnée entre l'individu et les peuples, ces poèmes font surgir une tension qui oppose aux discours sur une improbable « Europe de la Méditerranée » l'urgence de vivre avec et dans ces lieux.

Jusqu'à la liberté, toujours à conquérir, à l'ombre d'un soleil qui tente trop d'éblouir pour cacher la misère. « *Notre village est une vieille aux dents arrachées par le pain* », avance l'Égyptien Mohammed Afifi Matar.

Une tristesse ? Non. Plutôt l'usage d'une solitude et une mélancolie nécessaire pour supporter et finalement accepter cette norme d'exil. Pour endosser ensuite une promesse formidable. Celle que des hommes pourraient se soulever, par la magie des mots et la force des langues. Pour parler assez fort

de la vie qui entoure. « *Je connais le bruit du fer/Le bruit du verrou que l'on tire, de la porte qu'on pousse/Le bruit cruel de ce qui entrave mains et épaules* », témoigne la poète et avocate turque Gulden Akin. « *Il est mort/Aucune goutte de pluie ne s'est assombri/La lune n'a pas survolé sa tombe de nuit* », poursuit le Libyen Mohammed Al Faytouri. Mais il ajoute : « *Le peuple s'est réveillé/Et a traversé le champ des roses au crépuscule/Comme un ouragan* (...) »

Espagne, Grèce, Tunisie, Égypte, Libye... Il est frappant de lire, dans ces mois où les peuples se manifestent, comme tous ces poèmes portent en germe, en avant, les événements du monde. Ou bien peut-être est-ce nous qui traduisons ces mots en troublantes résonances. C'est ce qui rend cette croisière fascinante et fait penser que cet ouvrage important, discrètement publié sous forme d'un livre de poche (dans la certes prestigieuse collection Poésie/Gallimard), arrive au bon moment : celui où le monde bascule et où, comme le dit Yves Bonnefoy dans sa préface, la poésie garde ces lieux « *avec elle, en elle, à combattre, à espérer.* »

STÉPHANE BATAILLON

Berceau de la littérature depuis Homère, la Méditerranée continue d'inspirer les poètes. Une anthologie parcourt les rives tourmentées de cette mer chargée d'histoire, tandis que sont traduits, par deux passionnés, huit siècles de poésie arabe andalouse

Deux traducteurs pour un même amour de la poésie arabe

Pour traduire le lyrisme arabe, les traducteurs Hoa Hoï Vuong et Patrick Megarbané fonctionnent en binôme et comme deux logiciels : l'un traduit le sens, l'autre le son. Rencontre à l'occasion de la parution du « Chant d'Al-Andalus »

Hoa Hoï Vuong et Patrick Megarbané se sont connus sur les bancs de Saint-Louis-de-Gonzague, à Paris. Étudiants brillants, ils collectionnent les diplômes. Hoa Hoï Vuong, arrivé jeune du Vietnam, est normilien. Agrégé de lettres modernes, il a fait un doctorat sur la musique et le roman du XX^e siècle. Aujourd'hui, il enseigne. Patrick Megarbané, né en Syrie, à Alep, est polytechnicien et a fréquenté les bancs de la Sorbonne.

En dehors de leurs occupations, une même passion les rapproche : la poésie arabe. « *Parce qu'elle est la forme de pensée la plus aboutie, l'expression la plus intime et la plus réelle de l'âme arabe. Ce n'est pas la chasse gardée d'une élite, mais le savoir le mieux partagé* », notent les deux amis. Et, « *dans les sociétés fortement hiérarchisées et inégalitaires d'Andalousie, la poésie est l'un des rares véhicules de l'ascension sociale. Elle fournit des formules rhétoriques dans la conversation courante ou dans les discours officiels. Elle imprègne la société arabe* », explique Patrick Megarbané.

La poésie arabe est peu connue en Europe et elle a été souvent mal traduite. « *La traduction en prose, la plus fréquente lorsqu'il s'agit de traduire de la poésie arabe, l'enferme dans quelque*

chose d'exotique. On passe à côté de l'essentiel, alors qu'il y a une musicalité très forte dans le poème arabe », poursuit-il.

Aussi les deux hommes ont-ils décidé d'en faire eux-mêmes la traduction pour « *retrouver le sens et le son qui font le lyrisme arabe* ». Une démarche traditionnelle et à la fois très novatrice. Car si l'un parle arabe, l'autre est un spécialiste de la poésie de Stéphane Mallarmé et de Gerard Manley Hopkins, mais ne connaît pas la langue.

« *On fonctionne comme deux logiciels* », explique Hoa Hoï Vuong. De fait, ils se partagent les tâches : l'un fait le cadrage, la traduction littéraire, l'autre rend la fluidité de la versification. « *Puis, on confronte le résultat jusqu'à ce que l'on soit satisfait. Le but est de restituer cette cadence par un rythme ressenti par le verbe français.* »

« Elle est la forme de pensée la plus aboutie, l'expression la plus intime et la plus réelle de l'âme arabe. Ce n'est pas la chasse gardée d'une élite, mais le savoir le mieux partagé. »

Autrement dit, fidélité et respect vis-à-vis de la langue d'origine et texte compréhensible et agréable à lire dans la langue d'arrivée.

Pour parvenir à ce résultat, ils ont préféré recourir à la versification classique française. Non pas par fantaisie, mais pour restituer le mouvement poétique original, son souffle ample et réglé, ses ramifications musicales. « *Le vers arabe est enserré dans un mètre sé-*

vere ; il s'appuie fortement sur ses accents et ses répétitions sonores ; il se trouve aimanté par une rime unique et fatale. Ce vers si musical, si réglé, ne pouvait être restitué que par une structure rythmique et sonore ressentie de l'intérieur par le lecteur français. »

« *Au début, la traduction était un jeu, que l'on pratiquait entre nous, autour d'un café* », confie Hoa Hoï Vuong. « *Comme toutes les motivations, c'est le plaisir avant tout* », ajoute Patrick Megarbané. Puis ils ont eu l'idée de les publier. Deux anthologies sont déjà parues chez Sindbad/Actes Sud : *Ors et saisons* (2006) et *Le Dîwân de Bagdad* (2008), qui ont précédé *Les Impératifs. Poèmes de l'ascèse*, du poète Al Maari (2009). Extrait d'un poème de Tarafa Ibn Al Abd publié dans *Ors et saisons* : « *Toi qui blâmes les jeux d'armes, la volupté / En échange, offres-tu quelque immortalité ? / Certes, si tu ne peux repousser mon trépas / Laisse-moi la jouissance et l'oubli d'ici-bas.* »

Et aujourd'hui paraît *Le Chant d'Al-Andalus* (1), une anthologie de la poésie arabe d'Espagne sur près de dix siècles, dont l'influence a marqué l'art des troubadours et, par voie de conséquence, la poésie médiévale. Comment résister à cette description par les auteurs du *Chant d'Al-Andalus* : « *Des poèmes en strophes, aux variations chantantes, relevés par des termes dialectaux ; des vers légers, qui ont capté quelque chose de l'efflorescence de la végétation.* »

AGNÈS ROTIVEL

(1) Une anthologie de la poésie arabe d'Espagne, édition bilingue, traduite de l'arabe, présentée et annotée par Hoa Hoï Vuong et Patrick Megarbané, Sindbad/Actes Sud, 368 p., 23 €.

ENTRETIEN >>> Maïthé Vallès-Bled, directrice du festival de poésie «*Voix*» vives de Méditerranée en Méditerranée, à Sète

« Dans l'intimité de la rencontre »

Toutes les facettes de la poésie contemporaine de la Méditerranée s'expriment dans la douceur au festival de Sète

Qu'est-ce que le festival Voix vives ?

MAÏTHÉ VALLÈS-BLED : C'est la 14^e édition d'un festival de poésie qui a lieu depuis l'année dernière à Sète. Ce festival est une immense plate-forme de rencontres où la parole circule librement. La présence simultanée de plus de 100 poètes, venus de toute la Méditerranée, crée des passerelles infinies au fil des 400 événements du festival (concerts, lectures, débats...).

Pourquoi un festival consacré à la poésie méditerranéenne ?

Il n'y a pas une mais des poésies méditerranéennes, contemporaines. Elles sont intimement liées à des lieux, à des histoires riches, qui procurent à la parole poétique une ouverture immense sur des pensées et des écritures très diverses. Nous avons créé ce festival pour don-

ner de l'espace à la poésie. Elle en a tellement peu dans le monde actuel, alors qu'elle est essentielle, au cœur du bouillonnement de la vie, mais aussi dans l'intimité de la rencontre.

« Les poésies sont intimement liées à des lieux, à des histoires... »

Quelle est la particularité de cette manifestation ?

C'est un festival militant de la poésie, qui installe la poésie dans les lieux du quotidien : dans les rues et les commerces de cette ville chère à Georges Brassens. La présence des poètes qui lisent eux-mêmes leurs textes fait entendre des voix sur lesquelles personne ne s'arrêterait dans un théâtre ou une salle fermée. Pour organiser tout cela, nous travaillons avec une équipe composée de permanents, de poètes et de plus de 60 bénévoles locaux qui se mobilisent dans

toute la ville pour apporter cette poésie et créer les conditions du partage, où tout peut se dire. Ces échanges avec le public, avec les artistes, dans une ambiance où tout se passe dans la douceur, où les sourires flottent sur les visages, sous le soleil, provoque quelque chose de magique.

Quel bilan tirer de la dernière édition ?

Avec plus de 32 000 visiteurs l'année dernière, l'une des réussites du festival est d'être capable de fédérer des amateurs, mais aussi beaucoup de gens qui n'ont jamais ouvert un livre de poésie, qui viennent flâner, curieux, dans les rues du quartier des pêcheurs où est installée la manifestation. Un quartier très populaire dans lequel s'ouvrent depuis quelques années des ateliers d'artistes en phase avec le projet.

**RECUEILLI PAR
STÉPHANE BATAILLON**

Le prochain festival aura lieu à Sète du 22 au 30 juillet.